

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1920-1921. — N° 228

FAMILLE
ÉDUCATION-CRIMINALITÉ

(Étude de Criminologie)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 25 Juin 1921

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

JACQUES PESME

Né le 25 Mai 1897, à El-Kreider (Oran)



LYON

IMPRIMERIE EXPRESS

46, rue de la Charité, 46

—
1921

FAMILLE
ÉDUCATION - CRIMINALITÉ

(Étude de Criminologie)

Doyen honoraire.....	M. HUGOUNENQ.
Doyen	MM. J. LEPINE.
Assesseur	ROQUE.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT,

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements.....	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	BERARD
Clinique neurologique et psychiatrique.....	X...
Clinique des maladies des enfants.....	ROLLET
Clinique des maladies des femmes.....	NICOLAS
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	LEPINE (J.)
Clinique des maladies des voies urinaires.....	WEILL
Clinique chirurgicale des maladies des enfants.....	POLLOSSON (A.)
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.....	LANNOIS
Chimie biologique	ROCHET
Chimie organique et Toxicologie.....	NOVE-JOSSERAND
Matière médicale et Botanique.....	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie.....	MOREAU
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	LATARJET
Pathologie et Thérapeutique générales.....	POLICARD
Anatomie pathologique	DOYON
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée.....	MOURIQUAND
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	VILLARD
Thérapeutique	ARLOING (F.)
Pharmacologie	Etienne MARTIN
	COURMONT (P.)
	PIC
	FLORENCE (A.)

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe.....	VALLAS
— — — Propédeutique de gynécologie.....	CONDAMIN
— — — Chimie minérale	BARRAL
— — — Accouchements	COMMANDEUR
— — — Urologie	GAYET

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Embryologie	HOVELACQUE
Anatomie topographique.....	PATEL
Botanique	BRETIN
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	SAVY	HOVELACQUE	ROUBIER
BRETIN	FROMENT	TRILLAT	FAVRE
LERICHE	THEVENOT (Lucien)	SARVONAT	MURARD
THEVENOT (Léon)	PIERY	FLORENCE (G.)	BONNET
TAVERNIER	COTTE	ROCHAIX	GRAVIER, chargé des
CADE	DUROUX	CORDIER	fonctions.
GARIN			

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

M. ETIENNE MARTIN, *Président*; M. MOREL, *Assesseur*;
MM. FROMENT et SARVONAT, *Agrégés*.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1920-1921. — N° 228

FAMILLE ÉDUCATION-CRIMINALITÉ

(Étude de Criminologie)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 25 Juin 1921

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

JACQUES PESME

Né le 25 Mai 1897, à El-Kreider (Oran)



LYON
IMPRIMERIE EXPRESS

46, rue de la Charité, 46

—
1921

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Faible témoignage de ma profonde
affection et de ma reconnaissance
infinie.

A MON FRÈRE LE DOCTEUR PAUL PESME

Chef de Clinique ophtalmologique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux

Je dédie ces quelques pages: Qu'il
y trouve une preuve de mon profond
attachement.

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. MARTY

Médecin principal de 1^{re} classe en retraite

Ancien directeur du Service de Santé du XI^e Corps d'armée

Ancien professeur suppléant à l'Ecole de Médecine de Rennes

Il mit à notre disposition les documents qui font la base de ce travail. Nous trouvâmes toujours près de lui un accueil bienveillant et des conseils éclairés. Qu'il me soit permis de lui témoigner cet hommage de reconnaissance respectueuse.

A MES MAÎTRES

DE L'ECOLE DE MÉDECINE DE NANTES

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON

DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

A LA MÉMOIRE DE MES CAMARADES MÉDECINS

AUXILIAIRES MORTS POUR LA FRANCE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

*Professeur de Médecine légale et de Déontologie
à la Faculté de Médecine de Lyon*

Nous le remercions du très grand
honneur qu'il nous fait en acceptant la
présidence de cette thèse.

A MES JUGES



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Plus nous allons, plus toute science devient indivisiblement pratique et théorique, à tel point qu'elle ne peut plus se désintéresser des applications sociales et économiques.

M. Alfred FOUILLÉE.

Il a été beaucoup dit, il a été beaucoup écrit sur ce sujet et ce nous est une tâche délicate à assumer que d'avoir la modeste prétention d'aborder des problèmes que tant d'illustres philosophes et sociologues ont fait naître et dans lesquels ils ont développé toute l'ampleur de leur génie. Notre seule ambition est d'apporter à cet édifice magistralement construit quelques matériaux qui puissent contribuer à étayer, parmi toutes ces doctrines, celle qui nous a séduits par sa naturelle simplicité et sa claire logique.

Lorsque l'on s'écarte de la clinique et du laboratoire, il est une coutume de vouloir légitimer, comme œuvre médicale, tout travail conçu un peu en dehors de ces deux souches de la science médicale; et, pour ne point faillir à cette tradition, nous tâcherons de donner les raisons qui nous ont conduits sur un terrain réservé en apparence aux sociologues.

Avant l'évolution scientifique qui spécialisa la médecine et lui fixa des limites, la science était une. Apanage de peu d'esprits, elle s'étendait à toutes choses. Dans sa vaste extension, cette unité se morcela et chaque homme

dut se contenter d'en explorer qu'une partie. Seul le médecin, dans ce partage, garda toujours un caractère particulier et sacré. Conseiller, confesseur, depuis longtemps le médecin a pris sa place dans le foyer de la famille, lui seul voit l'homme dépouillé de son hypocrisie, vaincu par le mal physique, mettre à nu ses craintes et ses faiblesses.

Connaissant ainsi les hommes, le médecin n'est-il pas désigné pour les suivre dans la vie sociale, étudier leurs actions et réactions dans le milieu qu'ils composent, analyser les influences auxquelles ils sont livrés.

Certes, il est beau d'éviter, de soulager, de guérir les maux physiques. Mais n'est-ce pas rétrécir parcimonieusement le rôle du médecin que le confiner dans une salle d'hôpital, au chevet des malades ? N'est-il pas plus grand de conserver ses semblables sains de corps et d'esprit, d'empêcher la contamination d'une masse d'hommes en écartant un sujet vicieux ? Voilà le rôle du sociologue et il paraît nécessaire que le sociologue soit médecin, car les phénomènes sociaux ne sont que l'ensemble des faits psychiques de chaque individu et nul n'est plus à même que le médecin de les connaître et de les diriger. Aussi lorsque le mouvement sociologique préparé par les Encyclopédistes s'accusa, le rôle social du médecin se précisa : autrefois psychologue, puis psychiatre, il devint criminaliste à mesure que sa connaissance de la nature humaine devenait plus parfaite. Qu'il s'agisse de criminologie, de sociologie, de psychologie, le médecin garde, dans toutes ces sciences, une place privilégiée, car leur objet à toutes, c'est l'homme, et lui seul le connaît.

I

L'homme est la résultante de ses aïeux, de sa nourrice, du lieu, du moment, de l'air et du temps, du son, de la lumière, de son régime et de ses vêtements, sa volonté est la conséquence nécessaire de toutes ces choses.

MOLESCHOTT.

La circulation de la vie.

Au siècle dernier, alors que les criminalistes sommeillaient dans l'idée reposante du libre arbitre et de la normalité biologique du criminel, une doctrine, partie de Milan, vers 1876, les tirèrent de leur torpeur. Un anthropologiste battit en brèche les spéculations abstraites de l'Ecole classique et introduisit dans les sciences criminelles les procédés de la méthode expérimentale. On avait étudié à fond le crime et ses formes, on les avaient décrites, classées, définies et contre toutes ces entités on avait édifié, à force de logique, un rempart de lois et de châtiments qui devait protéger la société.

Devant l'augmentation inquiétante de l'armée du crime ; cette nouvelle école se demanda s'il ne valait pas mieux chercher la solution du problème dans l'observation directe de l'homme criminel. De fait, M. Lom-

broso, le promoteur de ce mouvement, fit, du criminel, une entité anthropologique; il décrivit, dans ses ouvrages, des individus d'un type spécial voués aux crimes par leur constitution.

Il étudie et caractérise le criminel à l'aide d'une série d'attributs, les attributs anatomiques, et conclut à l'existence d'un type criminel auquel il s'efforce de ramener une partie des délinquants. Puis, remontant le passé, il cherche des origines éloignées à ce type artificiel en inventant le criminel atavique qui double, de cette façon, le criminel anatomique, pour réaliser le criminel-né. Car, du moment où les tares anatomiques étaient à l'origine même du crime et dès l'instant où ces tares elles-mêmes ne représentaient qu'une condition normale antérieure, le criminel devait naître caractérisé de corps et d'instinct, marqué dès sa naissance pour le crime inévitable.

Zola, dans la « Bête humaine », a peint, d'une plume vigoureuse, ce goût inné du crime chez un individu qu'il orne de belles qualités morales et physiques: Jacques, le chauffeur de Lison.

« Au mépris de son éducation, des idées d'humanité lentement acquises et transmises, il venait d'être emporté par l'hérédité de violence, par ce besoin de meurtre qui, dans les forêts premières, jetaient la bête sur la bête. Est-ce qu'on tue par raisonnement ? On ne tue que sous l'impulsion du sang et des nerfs, un reste des anciennes luttes, la nécessité de vivre et la joie d'être fort. »

De leur côté, les artistes ont eu de tous les temps cette idée pour guide qu'à la laideur de l'âme devait corres-

pondre celle du corps, que l'homme coupable, le criminel devait avoir une physionomie étrange, repoussante, un faciès de brute ou de crétin vicieux.

L'Ecole française s'éleva en grande partie contre l'absolutisme de cette conception et tout en reconnaissant l'importance et la réalité des facteurs anthropologiques, elle en contesta l'action unique. Sans doute, un homme peut, de par sa conformation, naître prédisposé au crime, mais pour faire de lui un criminel il faut des facteurs sociaux.

Détournant son attention de l'observation, directe de l'homme criminel, elle s'attache à l'étude analytique du milieu où il s'agit et à la détermination des influences de ce milieu et de la réaction qu'elles appellent.

Chacun connaît maintenant ces mots du professeur Lacassagne qui, le premier, éleva la voix contre le positivisme de l'Ecole italienne. « Le milieu social est le bouillon de culture de la criminalité, le microbe, c'est le criminel; un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve le bouillon qui le fait fermenter. » Et plus loin: « Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent. »

Il est des criminels que rien ne caractérise et que seule l'occasion pousse aux crimes: quelques-uns par vice d'éducation, d'autres par déséquilibre moral et ainsi surgissent soudainement des criminels d'acte, de sentiment, de pensée. La société et non un atavisme obscur et implacable les crée.

Ces deux théories se dressèrent, l'une en face de l'autre, au Congrès d'Anthropologie criminelle d'Amsterdam; elles se trouvèrent heureusement conciliées dans ces paroles de Enrico Ferri: « Le crime est toujours le

résultat de deux ordres inséparables de conditions déterminantes : anthropologiques et sociales.

Il s'agit donc de trouver, dans l'individu, des tares physiologiques et physiques qui le font réagir dans le milieu social. On diagnostique le criminel par les manifestations de son activité antisociale : son instinct social est inverti ou dévié, c'est un inadaptable. Cependant, comme l'a magistralement exposé M. le professeur E. Martin, dans ses conférences sur la criminalité, à la Faculté de Médecine de Lyon, pendant ce dernier semestre d'hiver, à côté de ces délinquants que le jeu, l'alcoolisme, la femme, conditions qui trouvent souvent, dans un cerveau plus ou moins prédisposé par sa constitution anatomique, une raison de se développer, poussent au crime, à côté de ceux qui, entachés d'une hyperesthésie de la sensibilité sociale, tuent ou se tuent par passion, il est des êtres profondément remués dans leur sensibilité générale, chez lesquels couve le sentiment du crime ; ceux-là ont le tempérament criminel.

Chargés quant à l'hérédité, pathologique et psychique, hérédité d'instincts vicieux, perclus d'anomalies physiques (ce qui a pu faire éclore dans la pensée de Lombroso l'idée du criminel-né), stigmates physiques insuffisants pour poser un diagnostic puisqu'on les retrouve en moins grand nombre, il est vrai, chez les gens normaux, mais utiles à connaître pour le criminaliste, pourris d'inversions instinctives ; reste d'un atavisme obscur et animal, ces inadaptables à la société, au milieu social, véritable facteur de la criminalité, le metteur en scène des tares instinctives : ce sont les récidivistes.

Même si leur famille les reprend, ces manifestations

criminelles sont si enracinées qu'ils récidivent. Souvent brillants, parfois idiots, ils s'organisent fréquemment en bande; leur instinct social se manifesta dès l'enfance, la puberté; il ne peut être qu'héréditaire.

A côté des tares biologiques, des inversions instinctives, il y a donc le milieu social avec tous ses facteurs qui favorise ou non l'éclosion du jeune criminel.



II

« C'est en fait d'éducation que les erreurs méritent le moins d'être excusées. »

LOCKE.

Pensées sur l'Education.

Que ce soit des prédisposés, des dégénérés nerveux, des débiles mentaux, des tarés, des mobiles indifférents ou des récidivistes, sur toutes ces catégories les conditions sociales ont une influence réelle: c'est la société qui cultive et fait éclore dans les cerveaux troublés par le travail ou les excès le germe de la folie et la criminalité.

Nous ne pouvons ici nous étendre sur tous les facteurs sociaux qui font grossir les rangs des bataillons des délinquants, ce serait passer en revue toutes les tares sociales que la civilisation a créées. Tout a été invoqué depuis les intoxications organiques jusqu'au bouleversement d'une nation entière. N'a-t-on pas dit que la criminalité est une maladie héréditaire comme l'épilepsie et l'idiotie, « trois fleurs empoisonnées d'une tige vénéneuse: l'alcoolisme ». La misère, le surmenage, la tuberculose, la syphilis, les fluctuations économiques, les crises commerciales et agraires, l'apparition de doctrines nouvelles, les journaux, les établissements de débauche,

l'insuffisance de la pénalité impriment à la courbe des crimes des montées effrayantes. Toutes ces questions ont été souvent agitées et en partie résolues ! Notre intention est, parmi toutes ces causes, d'essayer de développer une de celles qui nous paraît avoir une importance capitale dans la genèse du jeune criminel : je veux parler du rôle de la famille, cette cellule sociale dont la marque sur un enfant est profonde et ineffaçable par le milieu moral qu'il y trouve et l'éducation qu'il en reçoit.

L'idée de ce travail est déjà bien ancienne. Nous devons les documents qui constituent la base de cette étude à M. le médecin principal J. Marty, que nous remercions ici de l'accueil que nous avons trouvé près de lui et de la bienveillante amabilité avec laquelle il nous a permis d'user et d'abuser de ses travaux. Nous ne sommes que son porte-parole et notre seul mérite est d'avoir essayé, dans ces quelques pages, de condenser et de mettre en lumière ce que lui-même avait écrit sur ce sujet dans un mémoire encore inédit.

Appelé, pendant quatre années de sa carrière militaire, à vivre au milieu des compagnies disciplinaires, son esprit fut amené à étudier le milieu moral que composaient « les Joyeux ». Il observa ces hommes, les analysa et chercha les raisons biologiques et sociologiques qui en avaient fait des délinquants, et c'est à l'aide de ses statistiques, minutieusement relevées, que nous avons été encouragé par M. le professeur Etienne Martin, qui nous prodigua de précieux conseils, à dévoiler un labeur que la modestie de son auteur tenait caché.

Quand l'enfant apparaît à la lumière, les sentiments les plus divers entourent son berceau. Mais, vraisemblablement, au fond de l'esprit de ceux à qui incombe la tâche de guider ses pas, c'est l'inquiétude qui domine. Et c'est cette inquiétude même qui rend si vif chez quelques-uns l'amour paternel. Que d'inconnues, en effet, sur l'avenir réservé à cette frêle existence ! Que de dangers à lui éviter ! Que de sollicitude à déployer et que d'incertitudes vis-à-vis du résultat à attendre ! Sans lui accorder la toute-puissance avec Herbert Spencer, on doit reconnaître que l'hérédité opère sur lui. Le point de départ n'est pas plus le même au point de vue moral, qu'au point de vue intellectuel et au point de vue physique. De même qu'il existe tous les intermédiaires entre l'idiot et l'homme de génie, de même le monde moral présente tous les degrés.

Que l'infériorité, dans cet ordre d'idées, relève de l'hérédité longtemps accumulée ou qu'elle provienne de voies organiques elle n'est que trop positive. Absolue, elle neutralisera tous les efforts tendant à imprimer à l'enfant une bonne et sage direction. Relative, elle rendra le rôle de l'éducation difficile, ingrat dans ses résultats et sans cesse le vieil homme tendra à reprendre le dessus.

Parfois, ce sera au moment où l'œuvre paraîtra parfaite, constituant une récompense complète des efforts effectués, que tout croulera. Un étai aura manqué à l'édifice chancelant. La pression, ne s'exerçant plus, une aile s'est écroulée et une ruine misérable a remplacé le monument élevé avec tant de soin, mais dont les maté-

riaux étaient trop faibles pour résister, sans aide, au cours des passions humaines.

Comprimées par l'éducation, par le milieu, par l'intérêt, elles rompent leurs digues, et, parfois, d'une manière irréparable, semant autour d'elles la misère et la honte.

Mais, d'autre part, si le petit être qui vient de naître pouvait ou savait penser, quelles seraient la vivacité et l'inquiétude de ses premières pensées ? Quels sont ces visages qui se penchent sur sa couche et observent ses premiers pas ? Sont-ce ceux dont il tient l'existence ou sont-ce des physionomies étrangères ?

Dans les deux cas, qu'a-t-il à en attendre ?

Préparés par la nature et la société pour veiller sur lui, seront-ils ses amis, ses ennemis, ou leur rôle se bornera-t-il à l'indifférence ? Sauront-ils, même le voulant, développer avec son organisation physique, ses facultés naissantes, diriger son intelligence, sa moralité, rendre sa volonté droite et suffisamment énergique pour la lutte de la vie ?

Ils ont déjà agi par l'influence héréditaire. Quels exemples lui offriront-ils ? Quelles suggestions puisera-t-il dans leur conduite ? Sur quels points porteront leurs conseils ? Trouvera-t-il, dans ce père, l'autorité ferme qui impose la crainte salutaire ; dans cette mère l'amour affectueux qui, de toutes pièces, crée par réciprocity l'amour et qui, tout aussi bien que l'autorité virile, obtient le bien en s'adressant au cœur ?

Enfin, saura-t-on lui choisir son entourage ? Grave question, car si les suggestions paternelles sont importantes, celles de l'entourage le sont aussi et tel crime est

dû à l'influence méconnue ou négligée d'un mauvais camarade toléré à tort !

D'après Guyau, l'éducation doit avoir un triple but :

1^o Développer harmonieusement chez l'individu humain toutes les capacités propres à l'espèce humaine et utiles à l'espèce, selon leur importance relative ;

2^o Développer plus particulièrement chez l'individu les capacités qui semblent lui être spéciales dans la mesure où elles ne peuvent nuire à l'équilibre général de l'organisme ;

3^o Arrêter et enrayer les instincts et tendances susceptibles de troubler cet équilibre.

C'est là une tâche difficile et complexe, car il faut lutter non seulement contre l'hérédité, mais aussi contre l'influence de nos organes dont le fonctionnement crée en nous les prédispositions les plus diverses tant au moral qu'au physique.

Les tendances créées par cette double influence sont plus ou moins variées, plus ou moins profondes. L'éducation aura donc plus ou moins de peine suivant les cas, pour les rectifier quand elles sont mauvaises. Parfois, elle y arrivera avec facilité. Dans d'autres cas, et ce sont ceux qui nous paraissent résulter d'une véritable prédisposition organique, la lutte sera particulièrement dure et le résultat toujours incertain quant à sa suite.

Quoi qu'il en soit, il est utile que tout concourt à un but unique et il est essentiel, toutes les fois que le sujet présente des tendances à rectifier, que les suggestions

de tout l'entourage concordent, qu'elles soient convergentes; sans cela, elles peuvent se détruire et le résultat est très gravement compromis.

Il faut donc qu'il y ait union dans la famille. Il faut aussi que chacun comprenne le rôle qui lui est dévolu et que les efforts bien dirigés ne se neutralisent pas, enfin que le milieu familial dans lequel l'enfant va faire ses premiers pas ne lui apporte que des impressions utiles à la cause que tous doivent poursuivre, moralise et préserve les chutes qui, trop souvent, flétrissent l'individu.

Il est aisé de constater que l'éducation familiale perd chaque jour de sa valeur et de son importance; elle est de moins en moins sévère et tend souvent à disparaître à quelques milieux que l'on s'adresse, familles riches ou misérables, complètes ou tarées.

Trop souvent, les gens aisés confient leurs enfants à des mercenaires: le père a ses affaires, la mère ses visites, ses obligations mondaines, et l'éducation morale, le développement régulier biologique sont livrés aux mains d'indifférents. Dans les milieux ouvriers, fréquemment, les deux tuteurs de la famille sont à l'atelier: l'enfant subit, jusqu'à l'âge de onze ans, l'influence substitutive de l'école et, lorsqu'il en sort, on le considère généralement comme devant se conduire lui-même. Il se trouve, moralement, abandonné et livré aux influences les plus pernicieuses; il perd l'habitude d'obéir et, malgré les prohibitions, les avis, les prescriptions, il ne subit plus l'autorité paternelle.

Il faut non seulement que la famille soit complète,

mais plus elle sera unie, plus son influence sera profonde. Les mariages conclus comme des affaires, les époux mal assortis, font de mauvais parents : le spectacle de leurs querelles incessantes ruinent leur autorité, les enfants résistent à la pression paternelle et échappent aux sollicitations maternelles. Les séparations de corps, les divorces sont devenus de plus en plus fréquents et sont un triste exemple aux jeunes ; ils apprennent à méconnaître le souci de maintenir l'unité du foyer domestique en dépit des petites contrariétés, ils ne s'inquiètent plus de ce qui peut troubler l'harmonie de la famille et de ce qui porte atteinte à l'honneur familial.

Lorsqu'un des générateurs manque, il faut que celui qui reste supplée à la déficience due à l'absence ou la mort de l'autre. Il est intéressant de constater le rôle différent du père et de la mère dans l'éducation de leurs enfants : les grands hommes se réclament facilement de leur mère ; c'est elle qui, par les mille prévenances qu'innocente sans relâche son amour maternel, forme le caractère et l'âme de son enfant ; dépensant sans compter ses attentions, mêlée à tous les instants de sa vie, elle imprime au jeune cerveau ses tendances, ses aspirations, ses croyances, elle le formera à son image. Le père possèdera un pouvoir de contrôle qui rectifiera un excès de sensibilité, plus tard, son autorité se fera sentir et son rôle d'éducateur intellectuel et de professeur d'énergie lâchera de contrebalancer la faiblesse de caractère que crée souvent une éducation purement féminine. M. Bourget, dans une étude d'une grande finesse psychologique, a décrit ce rôle différent évolué au père et à la mère dans la formation de leur enfant. Il faut que l'influence

de l'un équilibre celle de l'autre, la tempère au besoin ; une divergence de vues aboutit à un résultat lamentable.

La femme veuve ou sans mari légitime a naturellement peu d'empire. Obligée de subvenir aux besoins de la famille, le travail absorbe toute son énergie. Elle se trouve souvent faible et désarmée en présence de jeunes gens passionnés dont les appétits violents l'effrayent. Aussi le nombre des délinquants orphelins de père augmente, et croît avec les naissances illégitimes, les séparations, les divorces, les abandons par le père du domicile conjugal. Le père veuf a plus d'autorité, trop parfois, l'enfant a besoin de tendresse, il quitte un être trop raide, s'éloigne du domicile paternel, recherche des aventures où il sombre. Lorsqu'un des parents vit en concubinage, les enfants sont souvent maltraités et abandonnés. Ils assistent à des scènes scandaleuses et fuient la demeure familiale, voués aux rencontres néfastes ; s'ils restent, leur faiblesse morale croît et il arrive qu'ils s'arment pour défendre une mère battue.

Il est remarquable de constater au contraire que les orphelins de père et de mère totalement abandonnés deviennent moins délinquants, recueillis par des personnes ou des institutions charitables, ils subissent une autorité plus forte que celle de la femme seule ou divorcée.

A côté de ces familles désunies et incomplètes, il existe des parents coupables, non pas des dégénérés, des débiles, des alcooliques, mais des vicieux, des délinquants qui font plus pour l'accroissement de la criminalité que l'hérédité pathologique.

Ferriani a constaté que la plupart des parents de

mineurs condamnés ont eu une conduite irrégulière ou nettement mauvaise. Cette influence ne peut s'exercer que sur des enfants prédisposés aux funestes entraînements. Albanel a, en effet, étudié chez 600 inculpés le milieu familial et a constaté que parmi 2.200 frères ou sœurs des 600 inculpés, 1.675 jeunes gens se conduisaient bien ; il en est, heureusement, qui sont rebelles aux suggestions malsaines.

De tels parents contraignent de bonne heure leurs enfants à la mendicité, au vol, à la prostitution, ils les associent à leurs entreprises malhonnêtes : contrebandiers, cambrioleurs. C'est donc dans la famille que l'adolescent a appris à mépriser les lois, à se mettre en opposition avec les bonnes mœurs.

La famille, par sa qualité, par sa composition, joue donc un rôle social important. Quand elle est complète, la cohésion a chance d'exister entre ses membres. Chacun prend sa part de la tâche et le résultat a bien plus de chance, semble-t-il, d'être meilleur. Mais souvent il en est autrement.

Les types de constitution familiale varient et dans une assez large mesure. Pour une raison ou pour une autre, un des générateurs ou l'autre manque et l'enfant aura plus ou moins vite à ne compter que sur soi, privé de ses plus solides points d'appui.

En dépouillant, à ce point de vue, les documents du

recrutement, on arrive à plusieurs types de composition familiale dont voici les principaux :

- 1° Père et mère vivants ;
- 2° Père et mère morts ;
- 3° Père vivant, mère morte ;
- 4° Père mort, mère vivante ;
- 5° Père inconnu, mère vivante ;
- 6° Père inconnu, mère morte ;
- 7° Elèves des hospices ;
- 8° Père et mère domicile inconnu ;
- 9° Père domicile inconnu, mère vivante ;
- 10° Père domicile inconnu, mère morte ;
- 11° Père inconnu, mère domicile inconnu ;
- 12° Père mort, mère domicile inconnu.

Il est évident a priori que ces différences doivent retentir sur l'avenir moral de l'enfant, avenir moral jugé par la délinquance.

Mais avant de poursuivre cette étude, une question préalable nous a paru devoir être posée et étudiée, car elle est susceptible de donner d'utiles indications d'ensemble. Sur un nombre de familles donné, existe-t-il des différences appréciables au point de vue de la proportion des divers types, compris comme il est dit ci-dessus, entre celles dont les enfants n'ont pas commis de délit et celles dont les enfants se sont rangés dans le bataillon des délinquants. Pour apporter une contribution à cette question, nous avons dépouillé les documents d'état civil de 4.213 hommes de corps de France et 2.171 joyeux. Nous avons pris le pourcentage de chaque catégorie sur le total et nous sommes arrivés aux résultats suivants :

TABLEAU COMPARATIF DE LA COMPOSITION DES FAMILLES
de

SÉRIES	TYPES DE COMPOSITION FAMILIALE	Soldats des Bataillons d'Afrique CHIFFRE TOTAL : 2.171		Soldats des Corps de France CHIFFRE TOTAL : 1.213	
		NOMBRE	RAPPORT	NOMBRE	RAPPORT
1 ^o	Père et mères vivants	1.203	51,41	885	72,95
2 ^o	Père et mère morts	216	9,94	44	3,63
3 ^o	Père vivant, mère morte	244	11,23	83	6,84
4 ^o	Père mort, mère vivante	303	13,95	174	14,34
5 ^o	Père inconnu, mère vivante	101	4,65	19	1,56
6 ^o	Père inconnu, mère morte.	50	2,30	3	0,24
7 ^o	Elèves des Hospices	11	0,50	1	0,08
8 ^o	Père et mère domicile inconnu	21	0,96	2	0,16
9 ^o	Père domicile inconnu, mère vivante	3	0,13	1	0,08
10 ^o	Père domicile inconnu, mère morte	4	0,18	»	»
11 ^o	Père inconnu, domicile mère inconnu	11	0,50	1	0,08
12 ^o	Père mort, domicile mère inconnu	4	0,18	»	»

Il est donc bien incontestable que la moyenne du milieu familial où se sont recrutés les hommes des bataillons d'Afrique est inférieure à celle que nous avons constatée dans notre série d'hommes d'un régiment de l'intérieur, non délinquants.

On ne saurait être frappé de cette quantité d'orphelins, triple de la normale. Certes, beaucoup d'entre eux, recueillis par des parents ou des amis, n'ont pas été absolument sans appui. Mais qui remplacera celui que l'on trouve dans une famille bien organisée et dont les enseignements et le milieu guident et dirigent l'enfant jusqu'au jour où le pays le réclame.

Quelle garantie morale chercher également dans ces séries de familles tarées sans domicile, abandonnant l'enfant et lui offrant les pires exemples. Certes, il est possible d'objecter que ces recherches ne donnent l'état de la famille qu'au moment de l'appel, que bon nombre de délinquants dont les dossiers ont été dépouillés n'ont pas perdu leurs parents dès leurs premières années. Le fait est exact, mais ne saurait rien enlever à l'éloquence des chiffres.

Toujours en nous basant sur les documents de M. le docteur Marty, nous avons déterminé un certain nombre de types de composition de ces diverses familles : normales, incomplètes ou tarées. Nous avons étudié séparément les principaux de ces types et nous avons recherché s'ils prêtent au point de vue délinquance à quelques considérations.

Cette étude a été faite à un double point de vue et en deux séries : Tout d'abord on a envisagé les jeunes gens ayant eu des condamnations dans le milieu familial

même, donc avant l'appel et sur lequel le milieu militaire n'a donc pas pu avoir une influence quelconque. Puis on a recherché quelle a pu être cette influence du milieu familial à distance, c'est-à-dire chez ceux qui, arrivés au moment de l'appel sans mésaventure, ont sombré après l'incorporation.

Ces résultats ont été condensés dans les deux tableaux suivants :

Séries	Nombre de dossiers	SÉRIE DES DÉLINQUANTS dits « civils »	Age moyen de la 1 ^{re} condamnation	Total des condamnations des civils	Rapport	Total des condamnations militaires	Rapport	Moyenne générale des condamnations	OBSERVATIONS	
									Délits civils	Délits militaires
1 ^o	200	Père et mère vivants	19 ans 6 mois	500	2,50	491	0,95	3,45	Vol. 54,40 o/o Vagabondage : 11,40 o/o	Vol. 23 o/o Délit de violence : 28 o/o
2 ^o	200	Père et mère morts	18 ans 10 mois	629	3,14	431	0,65	3,80	Vol. 62,12 o/o Vagab., 19,39 o/o	Vol. 9,92 o/o
3 ^o	200	Père vivant, mère morte.	18 ans 6 mois	591	2,94	455	0,77	3,73	Vol et vagabon- dage.	
4 ^o	200	Père mort, mère vivante.	18 ans 10 mois	502	2,81	433	0,66	3,47	Vol mais moins de vagabondage.	
5 ^o	132	Père inconnu, mère vivante.	18 ans 8 mois	424	3,25	77	0,57	3,79	Vagab., 21,46 o/o	
6 ^o	56	Père inconnu, mère morte	19 ans 2 mois	163	2,91	35	0,62	3,53	Vol. 52,14 o/o Vagabond., 22 o/o Escroq., 10,42 o/o	Chiffre relative- ment élevé des condamnations militaires.
7 ^o	7	Elève des Hospices.	21 ans	12	1,71	8	1,13	2,85	Vagabond., 30 o/o Coups et blessu- res, 5 o/o. Chiffre elev.	
8 ^o	24	Père et mère domicile inconnu.	18 ans 9 mois	94	3,91	44	0,58	4,50	Vagab., 21,42 o/o	
9 ^o	4	Père domic. inconnu, mère vivante.	18 ans	14	3,50	4	1,00	4 50	Vagabondage Escroquerie Rupture de ban	
10 ^o	16	Père domic. inconnu, mère morte.	17 ans 6 mois	76	4,75	4	0,25	5,06	Vol et vagabond.	
11 ^o	16	Père inconnu, domic. mère inconnu.	18 ans 4 mois	73	4,56	9	0,55	5,12	Vol et vagabond.	
12 ^o	7	Père mort, domicile mère inconnu.	17 ans 3 mois	38	5,42	2	0,28	5,71		

Séries	Nombre de dossiers	SÉRIE DES DÉLINQUANTS dits « militaires »	Temps moyen de service avant la 1 ^{re} condamnation	Total des condamnations	Rapport	OBSERVATIONS
1 ^o	400	Père et mère vivants	2 ans 4 mois	747	1,86	Vol, 31,05 o/o; vente d'effets, 40 o/o; outrage à un supérieur, 9,77 o/o; refus d'obéissance, 8,43 o/o; désertion, 11,41 o/o.
2 ^o	143	Père et mère morts	2 ans 4 mois	239	1,67	Vol, 40 o/o; outrage contre un supérieur, 12,50; désertion, 7,75.
3 ^o	163	Père vivant, mère morte.	2 ans 4 mois	232	1,42	Vol, 40,5 (mêmes autres délinquances que précédente série).
4 ^o	200	Père mort, mère vivante.	2 ans 5 mois	324	1,62	Vol, 28 o/o; outrage contre un supérieur, 8,64; Refus d'obéissance, 43,58; désertion, 7,40.
5 ^o	77	Père inconnu, mère vivante	2 ans 9 mois	166	2,45	Vol, 38,33 o/o; désertion, 19,87.
6 ^o	27	Père inconnu, mère morte	2 ans 5 mois	49	1,81	
7 ^o	9	Elèves des Hospices	1 an 6 mois	12	1,33	Vol, 38,33 o/o.
8 ^o	8	Père et mère domicile inconnu.	2 ans 9 mois	14	1,75	Vol, 21,42 o/o; refus d'obéissance, 21,42 o/o; pas de désertion.
9 ^o	2	Père domicile inconnu, mère vivante	1 an	2	1	Vol.
10 ^o	2	Père domicile inconnu, mère morte	1 an 6 mois	2	1	Vol.
11 ^o	2	Père inconnu, domicile mère inconnu.	3 ans	4	2	
12 ^o	4	Père mort, domicile mère inconnu	1 an 6 mois	4	1	2 vols.

Les considérations que met en valeur l'examen du premier tableau se précisent par le rapprochement des chiffres.

La famille complète (n° 1) se montre favorisée, sauf pour les condamnations militaires où elle tient le record, résultat remarquable et que nous ne pensons pas inexplicable sans que nous puissions hasarder aucune affirmation.

Parmi les familles sans tares évidentes, mais incomplètes (n^{os} 2, 3, 4) la première condamnation est plus précoce vers 18 ans. Nous ne tiendrons pas compte du chiffre de 21 offert par les élèves des hospices. Il est tout à l'honneur des maîtres qui les guident et entraîne un sentiment de réconfort quant au sort des enfants de cette catégorie. Mais outre qu'ils sont peu nombreux, leurs conditions d'existence sont trop spéciales pour qu'ils puissent être comparés avec ceux des trois autres séries. Dans ces dernières, le chiffre des condamnations civiles s'élève et va de 2,81 à 3,14, ce dernier représentant la criminalité des orphelins. Ce résultat pouvait être prévu et met en lumière l'utilité de la survie du père et de la mère.

Il est intéressant de constater que là où la mère a survécu, la chute a été plus tardive.

Pour les condamnations militaires, il en est autrement; la moyenne la plus élevée et sur toutes les séries, appartient aux enfants des hospices; nous reconnaissons que le peu d'importance des chiffres des cas en diminue la valeur, mais la moyenne des autres familles incomplètes se montre inférieure à celle de la première série

(de 0,65 à 0,77). Le phénomène est donc de même ordre et mérite d'être signalé.

Dans les séries qui suivent, la famille paraît non seulement incomplète, mais le plus souvent tarée. Au manque de tuteurs, se joignent de singuliers exemples. Quels en sont les résultats ? Nous devons faire remarquer que nous n'avons pu arriver à constituer que des séries très variables comme importance. Nulle part nous ne sommes arrivés au chiffre de 200, atteint précédemment. Des réserves doivent donc intervenir, mais des conclusions sont cependant possibles.

L'âge moyen de la première condamnation (nos 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12) a été de 17 ans 3 mois à 18 ans 9 mois, donc toujours inférieur à celui de la première série et l'on voit apparaître, dès 17 ans, des chutes non précédemment rencontrées.

La moyenne des condamnations civiles s'élève franchement. Elle va de 2,91 à 5,42, et ce n'est que dans la dernière série que se trouve ce dernier chiffre; dans toutes les autres les moyennes se montrent nettement supérieures à celles des familles dites incomplètes. Leur exagération traduit le désarroi familial.

Chose remarquable, la criminalité militaire suit une marche contraire et c'est dans ces sept séries que nous trouvons les moyennes les moins élevées : de 0,25 à 0,57. Le chiffre 1, moyenne de la neuvième série, ne saurait faire loi contre l'ensemble, cette série n'ayant que quatre sujets. Remarquons que ce sont les dixième et douzième séries les plus chargées comme moyenne de délinquance civile de 4,75 à 5,42 qu'ont donné les deux chiffres les plus bas au point de vue militaire, de 0,25 à 0,28.

Si nous passons au tableau II, le point de vue change puisqu'il s'agit d'hommes étant arrivés indemnes de toutes condamnations jusqu'au moment de l'appel et dont les chutes se sont produites après l'incorporation. L'influence de la famille doit donc jouer un moindre rôle puisque le sujet y est moins immédiatement soumis et que les éléments qui peuvent la combattre agissent avec plus de puissance.

Que déduire de ce tableau !

Les résultats sont beaucoup moins clairs que ceux que nous avons trouvés pour les condamnés civils.

Il y a plus d'égalité entre les diverses séries, d'où une certaine diffusion, semblant aller parfois au paradoxe, comme ce résultat qui met exactement sur le même pied, au point de vue du moins de temps de service avant la première condamnation, le soldat de la première série et celui de la seconde série.

D'après ce premier élément d'appréciation on voit la première série et les orphelins tomber plus vite que les fils des familles incomplètes et même que les soldats classés dans les séries 3, 4, 5 et 6.

Nous ne tiendrons pas compte des dernières séries trop faibles pour entraîner aucune considération

Relativement à la moyenne des condamnations par homme, même résultat discordant.

La série 1 se trouve défavorisée sur les séries 2, 3, 4, 6, et combien plus sur les séries des familles franchement tarées. L'explication de ce fait est, en réalité, délicate. Il peut provenir en partie de ce que la valeur morale des sujets arrivés sans encombre au moment de l'appel est

plus égale que celle des hommes qui ont sombré plus vite dans la délinquance.

A un degré supérieur, on peut en trouver l'explication au moins partielle dans les conditions de vie plus semblables pour les sujets incorporés que celles qu'ils trouvaient dans leur famille.

Mais il faut aussi faire jouer un rôle à ce fait que l'influence familiale s'atténue chez l'homme incorporé, et que les nouvelles conditions dans lesquelles il est appelé à vivre et à se conduire, agissent d'une façon générale, dans le même sens sur tous, quelle que soit la situation familiale du soldat.

III

« Orandum est ut sit MENS SANA in corpore sano. »

JUVENAL.

Satire X.

De ce long et fastidieux aperçu, où l'éloquence des chiffres a tenté de suppléer à l'aride pauvreté du style, il se dégage assez nettement que parmi les facteurs sociaux du crime, l'influence de la famille paraît prépondérante; c'est elle qui préside au développement physique et moral de l'homme pendant une longue période de sa vie; c'est elle qui, par son contact intime et quotidien, façonne l'âme puérile et lui imprime une marque indélébile; elle ne peut pas ne pas agir, ne serait-ce que par la force de l'habitude.

Certes, il eût été intéressant d'élargir notre champ d'observation, de rechercher les antécédents héréditaires de ces hommes, d'étudier leurs tares physiques, d'analyser leur vie, de fouiller celles de leurs parents, mais c'eût été étendre un sujet dont les circonstances nous obligent à restreindre l'ampleur.

Notre tâche nous paraîtrait cependant inachevée, si nous ne faisons œuvre de thérapeute moral. On ne soigne pas les troubles de l'affectivité comme les douleurs physiques; telle maladie appelle tel remède, plus ou moins spécifique, plus ou moins curatif : dans le domaine médico-légal plus que dans tout autre, prévenir vaut mieux que guérir : si l'hygiéniste se doit d'isoler un malade contagieux, le criminaliste a le devoir d'écarter de la société un être vicieux au contact duquel se tacheraient ses semblables, à l'un s'adresse la santé du corps, à l'autre la santé de l'esprit des individus. Hygiène physique d'une part, hygiène morale d'autre part, voilà qui remplacera avantageusement plus tard la médecine symptomatique

De même qu'un hygiéniste cherche à arrêter la marche d'une épidémie en détruisant les foyers d'infection, certains anthropologistes ont émis l'idée, logique conséquence de leurs théories trop absolues, de supprimer la graine pour enrayer l'extension du mal.

D'aucuns, s'inspirant des anciennes coutumes spartiates, demandent la suppression des enfants qui, à leur naissance, présenteraient des signes nets de dégénérescence : la sélection d'une race se fait par la destruction des infirmes. Certains voient dans l'interdiction du mariage à tout individu porteur d'une tare quelconque, le seul moyen d'empêcher la naissance des criminels. L'Ecole italienne, considérant la marche progressive de la criminalité comme une loi inéluctable, se trouve acculée au dilemme suivant : le criminel est incurable, donc inutile de le soigner; de plus, il est malade, on ne saurait donc le punir; pour trancher ce nœud gordien,

elle préconise le bagne toute la vie : puisqu'on ne peut le punir, il faut l'empêcher de nuire à la société.

Sans insister sur l'exclusivisme de telles doctrines, basées sur de faux concepts, nous sommes obligés de constater que de tels remèdes seraient parfois indiqués contre certains criminels d'instinct que rien ne peut redresser.

De bonnes réformes sociales constituent au fond les meilleurs et les plus sûrs moyens de lutter contre la marée du crime : le médecin doit être le promoteur de toute œuvre de prophylaxie morale : lui seul sait distinguer les responsables des irresponsables, peut faire le partage entre les prisons et les asiles, et c'est pour cette raison qu'à côté des juges, on a mis des médecins.

Et, ce lui est parfois un rôle délicat à assumer, la vétusté de notre code s'adaptant mal aux progrès des sciences. En France, c'est le libre arbitre qui est à la base de notre jurisprudence, chacun est responsable de ses actes ; on condamne suivant la nature du délit, non suivant la responsabilité ; il n'y a d'exception que pour la folie (art. 64), mais pas de place pour les tarés, les dégénérés ; on est obligé de parler de responsabilité atténuée relevant de tares organiques, arme à deux tranchants merveilleusement maniée par les avocats.

Aussi, à coups de lois, on a essayé de suppléer à cette insuffisance de clarté : la loi Béranger démarque les criminels d'instinct des criminels d'occasion, en faisant bénéficier ces derniers du sursis ; la loi du 22 juillet 1912 sur les jeunes criminels où l'on recherche si les actes délictueux ont été accomplis avec ou sans discernement.

Pour enrayer la courbe croissante de la criminalité,

lois, réformes sociales, pénalités, tout a été mis en œuvre; ne semble-t-il pas pourtant plus équitable de s'attaquer au germe même, de l'étouffer avant qu'il ne puisse éclore. A quels êtres est dévolue une telle tâche si ce n'est aux membres de la famille : sains, ils se doivent à leurs enfants; tarés, il est préférable que ceux-ci soient confiés à la collectivité. L'union, la cohésion, la bonne entente, font la force d'une famille, et établissent autour de l'enfant une muraille protectrice derrière laquelle une éducation appropriée combat les mauvais penchants. Son influence est considérable; aussi, doit-on lutter contre la désagrégation de la cellule sociale, reconstituer les foyers familiaux dissous, aider les familles animées de bonnes intentions et soutenir les enfants moralement abandonnés, fils de parents indignes.

Certes, lutter contre l'alcoolisme, la syphilis, la tuberculose, c'est lutter pour l'amélioration de la race, c'est lutter contre les intoxications qui agissent sur le développement de l'enfant et le mettent au monde prédisposé organiquement à la folie ou au crime, c'est étouffer la criminalité dans l'œuf. Les lois sociales, la protection de l'enfance, la surveillance de l'hygiène morale concourent au même but, mais aucune mesure ne serait plus salubre pour la jeunesse que celle qui pourrait entraîner la reconstitution des agrégats familiaux. Malheureusement, la dissolution de la famille semble devoir se poursuivre avec l'adoption de dispositions législatives favorables au divorce par consentement mutuel. Sans doute, vaut mieux la séparation nette que l'incessant conflit dans l'union apparente, mais on ne pense pas assez aux droits des enfants, aux obligations qu'impo-

sent aux parents, même désunis, l'éducation, la surveillance, le redressement moral des adolescents.

Il paraît souhaitable que les juges, avant d'accorder aux époux le droit de reprendre leur liberté entière, s'inquiètent du sort réservé aux enfants et refusent d'acquiescer à la demande des parents dont l'œuvre éducatrice n'est point achevée.

D'autre part, en favorisant les mariages hâtifs, conclus sans réflexion, les mariages d'affaires, les jeunes gens ne s'inquiètent plus de ce qui peut faire la dignité, le bonheur, la stabilité d'un foyer.

Comme l'écrit M. Duprat : « Pour être solidement reconstituée, l'unité synthétique de la famille exigerait, outre l'entente des parents, du moins au point de vue éducatif, une étroite solidarité des frères et des sœurs, qui rendît sa force au sentiment de l'honneur familial.

Pour donner une base économique à cette solidarité, il ne serait peut-être pas inutile de recourir à la constitution d'un bien de famille indivis et en principe inaliénable par les parents, dû, en partie, à l'apport de chacun des enfants, au moins jusqu'à sa majorité. On a remarqué, en effet, l'influence néfaste pour la bonne conduite des adolescents travailleurs, de l'habitude prise par la plupart d'entre eux, de disposer librement de la totalité de leur salaire : ainsi se développe un esprit d'indépendance qui pousse souvent les jeunes gens à s'éloigner de leur famille pour tomber bien vite dans la débauche. D'autre part, il est parfois dangereux de laisser des parents peu rangés disposer librement du gain de leurs enfants laborieux et économes. En obligeant parents et enfants à respecter, sauf le cas de besoin (mala-

die ou chômage) le bien commun constitué par une part à déterminer du revenu de chacun, on réaliserait une communauté d'intérêts grâce à laquelle les plus âgés des adolescents seraient porter à veiller sur le développement normal et la conduite des plus jeunes, à favoriser leur apprentissage et leur travail régulier. »

Il y a plus de cent ans, la Convention déclara que « la Nation se charge de l'éducation physique et morale des enfants abandonnés ». Depuis lors, l'assistance de l'Etat a été étendue aux enfants moralement abandonnés et, à partir de 1893, l'Assistance publique prit en charge les jeunes délinquants qui lui étaient confiés lorsqu'ils ne pouvaient être remis, ni à leur famille, ni à des personnes charitables, ni à des institutions de bienfaisance.

Quelque respectable que soit le désir des parents de conserver auprès d'eux un jeune aliéné, l'internement dans un asile public ou privé, requis par l'autorité administrative, est obligatoire, parce que les parents les mieux intentionnés sont encore inaptes à donner aux aliénés les soins requis par leur état. De même, quel que soit le désir de conserver sous leur dépendance un enfant ou un adolescent dont ils compromettraient gravement l'avenir, en négligeant complètement son éducation intellectuelle, morale et professionnelle, ou en ne réprimant par indolence ou impuissance ses mauvaises dispositions, les parents devraient se voir enlever temporairement leur puissance paternelle. Il s'agit en somme, comme le dit M. Duprat « d'une addition au paragraphe 6 de l'article 2 de la loi française sur la protec-

tion des enfants maltraités ou moralement abandonnés ».

« Peuvent être déclarés déchus de la puissance paternelle :

« En dehors de toute condamnation, les père et mère qui, par leur ivrognerie habituelle, leur inconduite notoire et scandaleuse, ou par de mauvais traitements, compromettent, soit la santé, soit la sécurité, soit la moralité de leurs enfants », il suffirait d'ajouter : « ceux qui, notoirement, négligent l'éducation de leurs enfants, ne les astreignent ni à la fréquentation scolaire, ni après 13 ans à un apprentissage régulier, ni à une occupation morale ».

Cela tirerait peut-être de leur torpeur apathique des parents plus incapables que vicieux, et ferait plus pour la diminution de la criminalité que des lois applicables seulement lorsqu'éclate un acte antisocial, c'est-à-dire trop tard.

Comme on le voit, beaucoup de réformes sont encore nécessaires pour combattre la délinquance. Beaucoup a été fait : institutions sociales : protection de l'enfance, patronages ; institutions économiques : maisons et jardins ouvriers, destruction des taudis, première condition de l'existence en commun ; institutions pénales : le Parquet général de Rouen, en 1902, a pris l'initiative de faire conduire au commissariat par les agents de police les enfants errants rencontrés dans la ville pendant les heures de classe.

D'après l'article 66 du Code pénal, les enfants arrêtés

en état de vagabondage doivent être envoyés dans des maisons de correction. Les juges ont tendance à appliquer de moins en moins cet article, et l'enfant est rendu à sa famille, milieu qui l'a perdu.

La loi de 1858 autorise les magistrats à confier les enfants au-dessous de 16 ans à un patronage, ou à les placer dans une famille honnête, à la campagne où, en travaillant, ils peuvent espérer une réhabilitation complète.

Enfin, la loi du 22 juillet 1912, très complètement exposée dans la thèse de Cherfils, n'a point donné les résultats que l'on était en droit d'attendre; c'est que, à côté des « égarés » qui forment la majorité des jeunes criminels sur lesquels l'influence familiale a une bien-faisante action, il existe des pervers, des récidivistes, des inadaptables qui sont un danger pour la société. Ils doivent être frappés de peines sévères et, comme le propose M. le professeur E. Martin, on doit leur appliquer la « peine indéterminée », c'est-à-dire qu'ils soient obligés de rester en prison le temps nécessaire à se réadapter.

Au moment d'achever ce travail, M. le professeur Etienne Martin eut l'amabilité de nous communiquer le « Rapport sur le projet préliminaire de Code pénal italien » que lui adressa récemment le professeur Enrico Ferri de Rome. Ce projet fut élaboré par une commission, à la tête de laquelle se trouvait le célèbre criminaliste qui avait charge « de proposer les réformes nécessaires dans le système de la législation pénale afin d'obtenir, conformément aux méthodes et aux principes rationnels pour la protection de la société contre le crime en général, une défense plus efficace et plus certaine contre la criminalité. »

« Etant donné le principe de la défense sociale en tant que fonction de l'Etat dans la justice pénale, et étant donné aussi le principe de l'état de danger du criminel comme objectif et comme critérium des mesures défensives, principes que le décret instituant la commission indiquait comme direction générale de la réforme pénale, ce projet ne pouvait s'empêcher d'être une innovation radicale des lois pénales en vigueur. »

Tel est l'esprit dans lequel est conçu ce projet qui ramène la fonction terrible et toutefois nécessaire de la justice pénale dans une atmosphère différente, où ne règnent plus le châtement et l'affliction, mais un traitement plus efficace pour la défense de la société contre les récidivistes, et un traitement plus humain et plus utile au point de vue social contre les criminels moins dangereux.

Ainsi la justice pénale se rapproche de la réalité du monde individuel et social.

Cette commission s'est plus particulièrement occupée

de la criminalité juvénile, cette source de l'armée des délinquants et parmi les nombreuses réformes qu'elle propose, elle envisage les mesures propres à enrayer cette augmentation des criminels mineurs.

Après avoir montré que la criminalité juvénile a pris une extension toujours croissante, spécialement dans les grands centres urbains, durant et depuis la guerre, en raison du manque de discipline familiale, de la dissolution des foyers domestiques par la grande industrie, de l'insuffisance ou du manque d'action éducatrice de l'école, qu'en un mot les sources de la criminalité des mineurs consistent dans les conditions de l'enfance matériellement et surtout moralement abandonnée, elle constate que les remèdes à ce mal se trouvent en dehors du Code.

« Il est évident que les remèdes à apporter contre cette plaie sociale, qui menace de devenir gangréneuse, sont surtout les remèdes sociaux consistant dans la prévention, la prophylaxie, l'éducation, la cure et l'atmosphère économique et familiale dégagée du poison de la misère matérielle et sociale », sans oublier toutefois les remèdes légaux de caractère civil et pénal.

Aussi s'inspirant de la loi anglaise de 1908 (*Children act*), du projet italien « Code pour les mineurs » de 1912 et de la loi française de la même année qu'elle complète, cette commission propose dans ce projet les dispositions répressives suivantes, en distinguant les diverses catégories de mineurs criminels selon leur personnalité plus ou moins dangereuse et corrigible, selon leur âge et la différente gravité du délit commis :

« Pour les criminels mineurs, non malades d'esprit trois formes de sanctions :

En premier lieu, « la liberté surveillée » au sein de la famille du mineur, si cette famille offre des garanties morales suffisantes, ou bien auprès d'une autre famille honnête et laborieuse, dans un établissement d'éducation ou dans un atelier privé sous la surveillance du Conseil de Patronage.

En second lieu : « l'école professionnelle et correc-

tionnelle » pour l'enseignement technique, surtout éducatif moyennant le travail industriel ou agricole, ou encore moyennant la préparation à la marine marchande sur un navire-école, d'après les précédents de vie, les conditions personnelles et les aptitudes du mineur.

En troisième lieu : pour les mineurs plus dangereux ayant commis un crime plus grave, la maison de travail ou la colonie agricole, avec des dispositions et un régime spécial, mieux appropriés au reclassement social du mineur.

Efin, pour les criminels mineurs bornés ou malades d'esprit, on a établi une maison « spéciale de surveillance » et de traitement, ou, à défaut, un quartier spécial dans la maison de surveillance pour adultes..

En d'autres termes, les criminels mineurs, quelle que soit leur catégorie, sont toujours soustraits par ce projet au régime pénitentiaire établi pour les adultes ; ce qui élimine l'inconvénient chronique et très grave des prisons actuelles qui, malgré les systèmes les plus perfectionnés au point de vue technique, et parce que ces systèmes font abstraction de la personnalité des condamnés, exercent sur eux, surtout s'ils sont mineurs, des influences délétères, produisant des effets opposés aux nécessités les plus élémentaires de la préservation sociale contre le fléau de la criminalité.

Voici d'ailleurs les articles relatifs aux criminels mineurs dans ce projet préliminaire de Code pénal pour les crimes :

ART. 34. — *Tout mineur ayant commis un crime, et qui, au temps du jugement n'aura pas douze ans révolus et ne sera pas moralement abandonné, sera confié, en état de liberté surveillée, mais non au delà de sa dix-huitième année révolue, à sa famille et, si cela est possible, avec caution adéquate.*

Tout mineur de douze ans moralement abandonné sera confié en état de liberté surveillée, à une honnête famille, mais non au delà de sa dix-huitième année révolue et durant au moins deux ans.

S'il n'est pas possible de le confier à une famille, le mineur sera envoyé dans un institut d'éducation ou dans un atelier privé.

ART. 35. — *Tout mineur de douze ans, moralement perverti ou révélant une tendance persistante au crime, ayant commis un crime emportant la ségrégation rigoureuse non inférieure au minimum de dix ans, sera condamné à la ségrégation, durant quatre ans au moins mais non au delà de sa dix-huitième année révolue, dans une école professionnelle et de correction, sur un navire-école, dans une maison spéciale de travail ou colonie agricole pour mineur.*

.....

ART. 37. — *Tout mineur récidiviste sera assimilé au mineur moralement perverti ou ayant une tendance persistante au crime.*

.....

Dès que le condamné aura vingt et un ans révolus, il sera confié à l'établissement correspondant de détention pour adultes.

ART. 38. — *Tout criminel mineur en état de maladie ou anomalie mentale sera soigné et isolé dans une maison spéciale de surveillance ou dans la section spéciale d'une maison de surveillance pour adultes.*

.....

ART. 53. — *L'école professionnelle et de correction consistera dans l'isolement nocturne et dans l'apprentissage industriel ou agricole durant le jour, surtout dans un but éducatif, pour une durée non inférieure à un an et n'excédant pas sa dix-huitième année révolue.*

Le navire-école consistera dans une école professionnelle et de correction, en vue de la préparation à la marine marchande.

.....

ART. 71. — *Dans toutes les maisons de détention et de surveillance le travail doit avoir lieu de préférence en plein air et être organisé, non seulement dans un*

but d'éducation et d'hygiène, mais aussi d'habileté technique et de rendement économique.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'esquisse des réformes, concernant particulièrement les criminels mineurs, proposées par cette commission dans ce projet « qui vient mettre à l'épreuve sur le terrain pratique des normes législatives, les théories et les propositions de l'école positive criminelle, critiquées jusqu'à présent et considérées comme inadaptables à une systématisation juridique. »

CONCLUSIONS

Sans nous abstenir de schématiser ce travail en quelques aphorismes téméraires, nous sommes obligés de constater que nous avons fait plutôt une exposition qu'une discussion. Nous avons demandé à la statistique des résultats qui nous permettent d'avancer les conclusions suivantes :

1° Le facteur social domine dans l'évolution de la criminalité. C'est là un principe que l'Ecole lyonnaise a toujours soutenu.

2° Parmi ces causes sociales, le rôle de la famille a une influence prépondérante par la qualité et la composition des membres qui la constituent par l'éducation et le niveau moral qu'y trouve l'enfant.

3° A familles complètes, désunies, incomplètes et tarées, correspond une délinquance de plus en plus forte.

4° Cette influence familiale, étudiée sur des séries de soldats des bataillons d'Afrique, est facile à apprécier et à mettre en lumière en jetant les yeux sur les statistiques des hommes ayant eu des condamnations avant leur incorporation.

5° Elle s'atténue beaucoup, au point de devenir difficilement appréciable dans ses divers modes chez les condamnés dits « militaires », c'est-à-dire n'ayant présenté des condamnations qu'après leur incorporation.

6° Reconstituer les foyers familiaux dissous, aider les familles pauvres, mais animées de bonnes intentions, soutenir les enfants moralement abandonnés, fils de parents indignes, c'est lutter contre la marche envahissante de la criminalité.

7° Les enfants pervers, inadaptables au milieu social, les récidivistes que la famille ne peut redresser moralement, doivent être isolés de la société, notamment par la « condamnation indéterminée », et leur temps de réclusion doit être employé à leur relèvement par le travail.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE :

ETIENNE MARTIN.

Vu :

LE DOYEN,

JEAN LEPINE.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 13 juin 1921

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBANEL. — Le crime dans la famille, Paris, 1900.
- BRULH LÉVY. — La responsabilité.
- BOURGET. — Le disciple.
- CHERFILS J. — Contribution à l'étude de la criminalité juvénile (*Thèse de Lyon*, 1920).
- DEBIERRE. — L'hérédité normale et pathologique.
- DESPINE. — Etude sur les facultés intellectuelles et morales.
- DUPRAT G.-L. — La criminalité dans l'adolescence.
- DALLEMAGNE. — Les théories de la criminalité.
- FERRI ENRICO. — *Rapport sur le projet préliminaire de Code pénal italien* (livre I), 1921. — Sociologie criminelle.
- FOUILLÉE. — Tempérament et caractère (*Thèse de Lyon*, 1911).
- FRIBOURG-BLANC. — L'enfance coupable.
- FOUILLÉE (Alfred). — Discours sur l'enseignement moderne.
- FERRIANI. — *Minorenni delinquenti* (Milan-Kantarowicz, 1995).
- GUYAU. — Education et hérédité.
- GAROFALO (Baron R.). — La criminologie, Paris, 1852.
- GROSMOLARD. — L'enfance criminelle (*Archives d'anthropologie criminelle*, 1902).

LACASSAGNE. — Peine de mort et criminalité.

— La lutte contre l'alcoolisme (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, tome XVII. — Discours d'inauguration Congrès de Rome, 1885. — Congrès d'Amsterdam, 1901.

LOMBROSO. — L'homme criminel.

MANDSLEY. — Crime et folie.

MARTIN (Etienne). — *Cours Magistral*, 1920-21. — Discours à la *Société d'anthropologie de Lyon*, 7 janvier 1905 (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, t. XXIV, Lyon, 1906).

MOLESCHOTT. — Discours d'inauguration (Congrès de Rome, 1885.

POULHÈS. — La criminalité juvénile et les récidivistes (*Thèse de Lyon*, 1908).

MASSENET (Henri). — Quelques causes sociales du crime (*Thèse de Lyon*, 1893).

ROBERTY. — Sociologie.

HERBERT SPENCER. — Principe de psychologie. — Problème de morale et de sociologie.

TARDE. — Philosophie pénale. — Biologie et sociologie.

THIVOL (Marcel). — Criminalité juvénile (*Thèse de Lyon*, 1904).

ZOLA. — La bête humaine.

LYON
IMPRIMERIE EXPRESS
RUE DE LA CHARITÉ -
46



